

L'ironie comme stratégie discursive

Dr. Chihab BESRA

Maitre de conférences (B)

Faculté des Lettres et des Langues - Département de Français

Université de Médéa

ملخص

الهدف من هذه المساهمة إظهار كيفية توظيف الأسلوب الساخر، أو ما يعرف عند فيليب هامون بـ " الكتابة المائلة " في خدمة الخطاب الأيديولوجي لكاتب اليوميات الذي يعيش وضعاً متأزماً . سنشرح في البداية كيف أن هذا النمط من الخطاب يشكل بامتياز حقلاً خصباً للتعبير الضمني حيث أنه من الضروري أن نتمعن باستمرار في الكتابة لفهم ما تخفيه التصريحات الساخرة من نوايا ضمنية . ثم نقوم اثر ذلك بتحديد الوظائف التي تؤديها هذه الحيلة اللغوية إن صح التعبير في كتاب يوميات 1955-1962 لمولود فرعون قبل التطرق إلى السخرية الذاتية كشكل حاد من الانتقاد والاستنكار . ندرس بعد ذلك العلاقة المعقدة التي تجمع بين السخرية و الفكاهة و نشرح كيف أن هذه الأخيرة تساهم، حسب الاقتضاء، في تصعيد النقد و التنديد أو في تخفيف بعض المواقف المتوترة .

في الختام، وبملاحظة بعض الجوانب المأساوية الكامنة في الأسلوب الساخر في النص يتسنى لنا استنتاج المفارقة في كون الكتابة تطفئ عليها المرارة رغم ما يبيدها صاحبها من روح دعابة و فكاهة ظاهرة.

Résumé

L'intérêt de notre contribution est de montrer comment l'ironie, ou ce que Philippe Hamon définit comme « écriture oblique ⁱ », peut être mise au service du discours idéologique d'un diariste lors d'une situation extrême.

Nous expliquerons d'abord comment ce mode d'expression constitue, par excellence, un domaine fécond de l'implicite dans la mesure où il faut constamment chercher, derrière l'apparence sérieuse des énoncés ironiques, ce qui se dissimule comme intentions tacites.

Nous énumérerons ensuite les fonctions que remplit cet artifice langagier au sein de l'écriture dans Journal 1955-1962 avant d'examiner l'auto-ironie comme mode extrême de critique et de dénonciation .

Nous expliquerons de plus que, indépendamment de la volonté des hommes, la situation marquée de paradoxes, où évolue le diariste, constitue une source d'ironie tragique .

Puis, à travers ses fonctions, nous ferons voir les rapports complexes qu'entretient l'humour avec l'ironie et expliquerons comment il contribue, selon le cas, à accentuer la critique ou à dédramatiser certaines situations de tension.

Pour conclure, en observant certains aspects tragiques, inhérents au discours railleur du diariste, nous verrons que l'ironie, dans notre objet textuel, naît dans l'amertume .

1. L'ironie comme mode de communication

1.1. L'écriture oblique comme choix

L'ironie est cette forme d'expression qui reflète un écart entre ce qui est énoncé et la réalité. Elle consiste à dire, par dérision, l'inverse de ce que l'on pense, tout en laissant entendre le décalage qui existe entre ce que l'on émet comme discours et ce que l'on intériorise effectivement comme pensées.

Derrière l'apparence gaie et le ton, parfois, comique d'un énoncé, peut bien se cacher la désapprobation, la colère ou même le dédain vis-à-vis d'un personnage, un comportement ou une situation :

« (L'ironie) consiste à dire par une raillerie, ou plaisante, ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser. Elle semblerait appartenir plus particulièrement à la gaieté; mais la colère et le mépris l'emploient aussi quelquefois, même avec avantage; par conséquent, elle peut entrer dans le style noble et dans les sujets les plus gravesⁱⁱ. »

Grâce à sa nature contradictoire et souple permettant l'intrusion railleuse et par le biais de son caractère tributaire des sentiments et des états d'âme, l'ironie, dans *Journal 1955-1962*, constitue une stratégie efficace que le diariste investit pour pouvoir moduler ce qu'il a à émettre comme énoncés et donner plus de portée à ses pensées.

Sans qu'il ait à manifester violemment sa colère ou sa déception vis-à-vis de l'aspect subjectif qui marque le discours colonial, il recourt, dans les notes du 16 mars 1957, par exemple, à ce «*mode d'expression authentique* ⁱⁱⁱ» pour afficher son profond mécontentement face à la politique de «deux poids deux mesures» qu'adoptent les médias, et à travers eux les dirigeants français :

«Le Figaro littéraire a publié un très long article sur l'arrestation, les tortures qu'il a subies et la mort de Pierre Brossolette, héros de la résistance. J'ai eu ce journal

en même temps que le quotidien relatant la mort de Ben M'hidi, chef F.L.N..., arrêté et qui venait de "se suicider" dans sa cellule...^{iv}»

A première vue, la mention simultanée et contrastée des deux résistants P. Brossolette et Ben M'hidi, dans ce passage, se présente comme un acte spontané, traduisant une simple volonté d'informer. Cependant, l'examen de cet énoncé nous permet de constater que derrière l'effacement du diariste se dissimule une implication directe dans ce qu'il émet comme discours.

Alors qu'il feint d'être neutre en s'abstenant de se prononcer sur la conduite paradoxale et partielle des politiciens français, Feraoun oriente le choix du lecteur et le pousse à adhérer à ses opinions désapprobatrices non déclarées.

La simple reprise railleuse de la version coloniale à propos de la mort de Ben M'hidi à côté de la glorification du résistant français insinue les circonstances douteuses de la mort du révolutionnaire autochtone et discrédite la politique coloniale, ainsi que ses médias, en ouvrant grand le champ des interprétations. Le recours à l'ironie, dans cet extrait, s'avère plus efficace et plus éloquent, comme procédé de dénonciation, qu'un discours direct relevant d'un état d'irritation violente et agressive.

De même, dans ses observations de novembre-décembre 1955, le diariste, adoptant un ton sarcastique mêlé de comique, fustige ce qu'il considère comme méthodes répressives et obscurantistes employées par les maquisards pour persuader la communauté kabyle de la nécessité du retour à la religion : *«Les cafés français sont unanimement diserts, on ne voit plus d'ivrogne titubant dans les rues." Mesure salubre, se consolent les ivrognes, que Dieu leur donne la puissance." v*»

Les lamentations des friands des boissons alcooliques, dans ce passage, et l'effet comique que suscite leur recours à Dieu pour qu'il les aide à surmonter leur frustration décrivent amplement le clivage qui sépare cette frange de la religion.

Ils servent, ainsi, mieux que n'importe quel autre procédé, le dessein latent de Feraoun qui consiste à faire déduire certains traits ethniques des Kabyles en les faisant passer pour une communauté non musulmane, réfractaire à toutes les tentatives d'uniformisation visant à occulter ses traits distinctifs.

A l'instar de ces exemples, le diariste fonde, dans la majeure partie de ses notes, son écriture sur la distorsion entre son discours prononcé et ce qu'il laisse entendre comme signifiés à deviner. Avec l'ironie, dans *Journal 1955-1962*, le biaisé se mêle au réel pour donner lieu à une écriture oblique génératrice de tant de messages masqués.

1.2. Entre ironisant et complice

Les discours ironiques comme l'affirme Gérard Genette sont émis pour être interprétés. Ils sont « *produit(s) pour être déchiffré(s), sinon par tout le monde (...), sous peine d'effet perdu : on ne rit pas très bien seul* ^{vi} ». En effet, leur objectif ne consiste pas uniquement à transmettre des informations mais à créer une connivence entre leur auteur et le lecteur pour que ce phénomène discursif puisse prendre effet. Cette entente tacite et les interactions qui en découlent sont donc indispensables car l'ironisant ne peut assurer le fonctionnement et l'aboutissement de son discours qu'en sollicitant « *effectivement et réellement un auditoire ou un public de lecteurs.* ^{vii} »

L'interprétation des discours railleurs ne peut généralement pas se faire hâtivement ou d'une manière mécanique. Elle convoque chez l'allocutaire « *un ensemble de conditions de succès* ^{viii} », des mécanismes complexes de déchiffrement car le caractère biaisé des formules ironiques, les marques des énoncés railleurs qui ne sont pas toujours évidentes et la différence de l'univers socioculturel du locuteur et l'allocutaire sont des facteurs susceptibles d'hypothéquer l'aboutissement du message. Ces paramètres peuvent conduire à des malentendus ou des heurts d'ordre idéologique entre l'ironiste et le destinataire.

Observons le passage suivant à titre d'exemple :

«L'an dernier, il y avait à l'école des collègues dont le nom était Albert ou Max ou Fernand ou Renée. Maintenant, il n'y a plus que Mohand, Mouloud ou Ah. L'équipe est plus homogène en un sens. (Il ne nous manque que les élèves.) Les autres sont partis hargneux et hargneux nous sommes restés.^{ix}»

Tronqué de son contexte, cet extrait rédigé le 02 novembre 1957, peut être interprété comme le reflet d'un regret mêlé de nostalgie vis-à-vis de la présence française en Algérie. Il peut paraître comme l'expression même de la volonté du diariste de voir le système colonial s'éterniser en son pays pour éviter un vide apocalyptique impossible à combler où les autochtones ne seraient jamais en mesure de gérer leurs affaires. Cette interprétation au premier degré peut avoir comme conséquence de confirmer les étiquettes formulées à l'égard de l'écrivain, le taxant d'assimilationniste voire de traître. Mais une connaissance préalable de l'évolution de sa conscience, la lecture de la totalité de ses notes et l'examen de l'humour destructeur qui domine son énoncé nous renseignent sur le dilemme face auquel il se trouve. Son hésitation entre les deux camps nous montre le déchirement que lui valent ses composantes ethnique et culturelle et l'impossibilité de pouvoir s'épanouir loin de l'une ou l'autre.

La description ironique des situations d'impasse que suscitent les solutions extrêmes nous mènent à déduire que Feraoun est plutôt pour une relation qui soit conçue en termes d'égalité, d'entraide et de contribution fructueuse entre les deux communautés en présence et non pas un rapport où il ne serait question que du dominant et du dominé.

L'aboutissement du discours ironique dépend donc d'un destinataire qui ne doit pas se laisser duper par l'aspect apparent ou déroutant des énoncés. Il nécessite un lecteur qui soit en mesure d'éclaircir l'atmosphère ambiguë dans laquelle le diariste plonge son discours, de repérer la distorsion qui résulte de ce qui est dit et ce qui est signifié afin de cerner les intentions masquées et déduire la représentation renversée du monde décrit.

1.3. Les fonctions de l'ironie dans *Journal* 1955-1962

L'emploi de l'ironie, dans *Journal* 1955-1962, est intentionnel. Le diariste y recourt systématiquement après avoir réalisé son efficacité comme procédé. A travers ses intrusions railleuses, il lui est possible de renverser les données et infuser un grand nombre de messages implicites à son écriture pour lui permettre de jouer diverses fonctions qu'elle n'aurait pu jouer si elle s'était réduite à divulguer un discours franc, dénudé de sous-entendu.

A travers une écriture marquée par le décalage entre le ton et les thèmes abordés, entre le fond et la forme des données, le latent et le patent dans l'état d'esprit du diariste, il est possible à ce dernier de peindre un monde déstabilisé et déstabilisant, désorienté et déchiré par la guerre.

A travers ses diverses manifestations, l'ironie semble être la stratégie adéquate pour décrire tous les bouleversements et la dissonance de l'époque où évolue un observateur contraint à se prononcer.

La manière dérisoire, adoptée par le diariste au moment de rapporter les faits, rend temporairement possible d'échapper à un vécu indésirable et difficile à subir. Par le comique qui provient de ses discours ironiques, il lui est donné d'atténuer l'intensité d'un mal atroce qui semble s'accaparer de tout son être.

De par son ton particulier, ses jeux sur le sens des mots et des phrases, ses constructions déconcertantes et équivoques, le discours ironique adopté par Feraoun donne naissance à un effet, certes, provocateur ou parfois comique, mais qui amorce l'interrogation. On se demande alors sur ses intentions et ce qui se dissimule derrière son ton moqueur.

L'ironie, dans *Journal* 1955-1962 est employée donc comme procédé qui, au-delà de la provocation ou l'air drôle qu'elle suscite, éveille l'attention du lecteur dans la mesure où elle l'invite à réfléchir sur les raisons réelles qui motivent son emploi. Grâce au pouvoir destructeur du discours ironique, le diariste peut donner à dénoncer et critiquer tout ce qui va à l'encontre de ce qu'il considère comme bon

sens. Sous le voile de l'ironie, il lui est possible de dénigrer les doctrines, les dogmes et tout ce qu'ils renferment comme mensonges. Il réussit à contester le caractère absurde et irrationnel de la guerre et s'attaquer à l'arrogance et l'inhumanité des uns et des autres...

1.4. L'auto-ironie

Dans un essor plus destructeur, Feraoun pousse loin l'ironie en allant jusqu'à la diriger contre lui-même. Non sans culpabilité, et comme s'il se regarde dans un miroir qui lui reflète une vérité honteuse, il se met à railler cet air un peu hautain et malicieux des gens instruits qui se fient à leur suprématie intellectuelle pour manipuler d'autres hommes qu'ils jugent moins intelligents.

Après avoir découvert, à sa grande surprise, le bon sens des siens, la perspicacité de leur jugement et leur sincérité, il inverse l'ordre établi des choses : il se place, lui, l'instruit, en position d'un naïf, coupable et fait passer ses compatriotes, qui ne bénéficient d'aucune instruction, pour des individus conscients, mûrs et surtout honnêtes. C'est la logique renversée où l'analphabète apprend à l'intellectuel la conduite à adopter :

«Le premier soir, à la djemaa, tout le monde m'écoutait parler et j'exagérais complaisamment mes griefs contre les Français de Fort- national pour bien souligner que j'étais un persécuté comme les nôtres. Il faut ça, ai-je pensé. J'aurai leur sympathie. Erreur. Ils s'en fichent. Ils savent à quoi s'en tenir : que du côté français précisément, je ne risquais pas lourd. D'ailleurs, questions représsailles, brimades, menaces, ils en avaient beaucoup plus à me raconter. Et alors, ils m'ont tout raconté. Comme s'ils voulaient me convertir, m'amener à partager franchement leurs colères, leurs espoirs, leurs certitudes. Tous leurs sentiments.
x»

L'ironie de Feraoun, dans *Journal 1955-1962*, s'annonce également comme l'expression d'une révolte. A travers ce procédé, il donne l'impression de s'insurger contre son instruction, contre les valeurs qu'on insistait à lui inculquer pour être convaincant comme médium. Des valeurs qui ne résistent pas face à la

franchise et la simplicité du discours de ses compatriotes, pourtant illettrés, ironise-t-il.

Il semble, dans les notes du 22 janvier 1957, verser dans une auto-ironie mordante, remettre en question tout ce qui lui paraissait inébranlable à un moment donnée :

« Je suis de ces gens compliqués qui ont appris à l'école beaucoup de choses inutiles. Ces inutilités me rendent malade physiquement, de même que mes pareils et tous ensemble, nous devenons étrangers sur cette terre. Tous ensembles ? Nous sommes une poignée peut-être, il n'y a rien de compliqué. ^{xi} »

Dans cet extrait, l'air sérieux que prend le diariste risque de dérouter son lecteur qui, à l'extérieur des faits décrits, aura tendance à croire qu'il s'agit bien d'un individu qui regrette amèrement d'avoir fait des études. Mais en se référant au contexte où l'ironiste évolue, on déduit qu'il est question, plutôt, d'un refus d'un monde dépourvu d'humanisme et de bon sens.

En laissant entendre qu'il se pourrait que ce soit, plutôt, les hommes instruits qui compliquent les choses et qu'il serait préférable, parfois, d'être inculte et imbécile pour connaître le salut, le diariste rend compte des difficultés d'un intellectuel. Ce dernier, à force de cohabiter avec les absurdités suscitées par l'inconscience des dirigeants, finit par conclure que celui qui accroît son savoir accroît sa souffrance, que l'instruction rend plus sensible aux horreurs de la vie en pleine guerre.

Le diariste se console, vers la fin, de ne pas être seul à vivre ce malaise mais réalise, déprimé, que lui et ses semblables ne sont pas assez nombreux pour constituer un front de changement

2. L'ironie d'une situation

L'effet ironique, dans *Journal 1955-1962*, est issu essentiellement de ce renversement observé par Feraoun entre la situation vécue par lui ainsi que les siens et ce qu'il considère comme l'ordre logique des choses. Surpris et choqué de constater que la réalité ne correspond nullement à celle qui devrait être, il s'évertue à faire entrevoir une attitude moqueuse dans ce qui lui semble dépourvu d'équilibre.

L'ironie qui teinte la majorité des notes est présentée comme relevant du sort et dépassant la volonté des hommes. Elle se lit dans la consternation qui accompagne généralement le regard critique porté sur le système colonial ainsi que dans la description du cheminement de la révolution.

En effet, la mise en scène de l'ironie dans la situation vécue par le diariste apparaît d'abord quand ce dernier nous offre à voir les contradictions flagrantes d'un régime colonial dont le fonctionnement diffère radicalement de ce qu'il prétend être.

Profondément frustré, Feraoun montre, à travers l'évocation des injustices des mesures irrationnelles prises par ce système, la démagogie de ses responsables et la violence de ses militaires que le progrès promis aux autochtones n'est qu'un leurre, remettant de la sorte en question tous les prétextes de « la mission civilisatrice », brandis à chaque fois comme justification et objectif primordial de la colonisation.

En décrivant ensuite ce qu'il considère comme excès des maquisards lors de la guerre, le diariste tente d'illustrer l'ironie d'une situation qui devrait être plus radieuse. Il estime que l'insurrection est en train de générer les mêmes maux sociaux, politiques et économiques qui l'ont engendrée et rendue nécessaire. Il s'attelle donc à rendre compte d'une situation fortement contrastée pour conduire à prendre conscience de ce qu'il juge comme des anomalies dans le parcours révolutionnaire.

Les observations faites par Feraoun sont accablantes : se présentant, au début de leur soulèvement, comme des protecteurs et des libérateurs, les maquisards se révèlent, d'après lui, comme de vrais bourreaux dans la région de Kabylie. Cet état de fait engendre une rupture de confiance que les discours de leurs dirigeants s'avèrent incapables de rétablir. En donnant à voir cette face, décrite comme étant sombre, d'une révolution censée être glorieuse, et en critiquant des combattants supposés être des libérateurs et des héros, le diariste procède à un rapprochement de contrastes pour illustrer l'inadéquation entre une réalité accablante et ce qu'elle aurait dû être.

A côté de la consternation provoquée par le dysfonctionnement d'un système colonial machiavélique et trompeur, le discrédit du processus révolutionnaire aux yeux de Feraoun, survient donc comme un concours de circonstances imprévues et choquantes, donnant à voir un monde qui s'acharne à contrarier un diariste dont la révolte n'a rien changé à l'ironie de la situation vécue.

3. De l'humour pour une ironie intense

Humour et ironie, dans *Journal 1955-1962*, œuvrent pour les mêmes objectifs et répondent aux mêmes besoins au point où nous nous trouvons enclins à les confondre .

Cependant, une lecture attentive des notes nous permet d'affirmer que ces deux notions proches ne sont pas à mettre sur le même plan : alors que l'ironie, comme nous l'avons montré, consiste à renverser la réalité en indiquant les insuffisances et les contradictions d'un monde absurde, tributaire d'une guerre non moins absurde, l'humour apparaît comme son accomplissement. Il se présente comme un prolongement des situations renversées tout en leur donnant une teinte plaisante.

Feraoun emploie dans son journal un humour qui se mêle à l'ironie, donnant ainsi lieu à un discours à deux facettes : l'une traduit un regard moqueur qui peint la réalité sous sa forme la plus insoutenable et l'autre assume cette vision tout en l'appuyant d'une intrusion comique.

Ayant, précédemment, expliqué les fonctions que remplit l'ironie, examinons maintenant ce que le recours à l'humour, en tant que mode fécond de l'expression, offre comme opportunités pour le renforcement et l'aboutissement du discours oblique du diariste :

3.1. La fonction destructrice

L'humour, dans notre corpus, est une manière d'exprimer les incohérences de la société, les injustices des détenteurs du pouvoir et une occasion d'évoquer certains tabous. Rire aux dépens des personnes, et des situations intolérables est, pour le diariste, une façon de détruire ce qu'il désapprouve.

Dans les notes du 2 février 1956, par exemple, il se sert de cette stratégie afin de rapporter l'absence du discernement dans la manière d'agir des militaires français et pour démasquer les mensonges qu'ils dressent, à chaque fois qu'ils commettent des iniquités, pour éviter de paraître ridicules :

«Un bon vieux paysan de Taourirt - Moussa qui n'a jamais fait de mal ni de politique, qui ne sait rien de rien et se moque éperdument de la France, de l'Algérie, du Caire et de tout ce qu'on voudra. (...) un homme de peine, une bête usée, voilà ce que c'est Amrane. Son dernier soupire est sans nul doute un soupire de soulagement. Il a été affublé d'une cartouchière, on a déposé à côté de lui une mitraillette puis, on l'a identifié catégoriquement : c'est le chef terroriste de l'endroit ! ^{xii} »

L'humour apparaît, à travers ces observations, comme l'expression d'un état d'esprit paisible, posé d'un diariste qui, tout en constatant l'injustice et l'irrationnel qui marquent le régime colonial, agit froidement, paraît indulgent et souriant comme s'il veut signifier que ce genre d'attitudes est dans l'ordre des choses. On le voit faire ressortir l'aspect absurde de la réalité en décrivant ironiquement le sort cruel réservé à un vieux, insoucieux, effacé, qui ne nourrit

aucune conviction dans la vie, et que le mauvais sort a fait qu'il soit tué à cause de l'aveuglement des militaires.

Afin de justifier leur acte, ces derniers le font passer pour un «*chef terroriste*». L'association de sa vie triviale et l'importance qu'on lui a attribuée après sa mort, ainsi que la neutralité affectée du diariste en rapportant les faits, donnent un air comique à la description.

Feraoun fait semblant donc de juger normal ce qui ne l'est pas. Il donne, paradoxalement, l'impression d'approuver, avec un sérieux simulé, la situation absurde qu'il décrit.

Pour mettre en évidence une distance entre lui, en tant que locuteur, et ce qu'il émet comme énoncé, il feint de manifester son consentement en faisant semblant de justifier le comportement des militaires.

Le modalisateur «*catégoriquement*» donne l'impression qu'il donne du crédit à ce qu'il décrit mais en réalité, il ne fait que souligner son absurdité. Cela est visible dans le point d'exclamation, vers la fin, qui montre que Feraoun se détache de son propos et met en exergue l'aspect révoltant et ridicule de la situation.

Feraoun, semble définitivement délivré de son hésitation accablante entre ses deux composantes ethnique et culturelle. Cela se perçoit dans le dédoublement instable qui marque le ton de son énoncé : la ferveur et le zèle qui prédominent sa voix quand il se met à décrire l'injustice qu'a subie son compatriote traduisent sa décision de choisir le camp des siens. Toutefois, cette ardeur s'estompe pour faire émerger une autre voix, plutôt désappointée et railleuse qui reflète sa démarcation du discours colonial mensonger.

L'humour dans ce passage n'a pas pour fonction principale de provoquer le rire, mais d'attirer l'attention du lecteur et d'amorcer une réflexion sur la manière d'agir des militaires et, à travers eux, l'aveuglement de tout un système colonial.

3.2. L'humour comme moyen de défense

Ne concevant parfois son existence insupportable que sur un ton ironique, le diariste charge l'humour de la fonction de le sauver d'un réel cruel. En effet, l'humour, dans notre corpus, se présente comme étant un mécanisme de défense, un moyen de lutte contre la souffrance, une sorte de consolation face à une douleur constante.

L'écriture dans *Journal 1955-1962* se défend, grâce à l'humour, de se murer dans le pathétique et le pessimisme. A cela son auteur préfère verser dans un discours

comique pour atténuer le mal auquel le contraint une guerre irrationnelle.

L'humour semble lui procurer de l'énergie, l'aguerrir, l'aider à persister contre son vécu anéantissant. Ce procédé, par le biais de sa force destructrice, s'avère en mesure de transformer les situations les plus atroces en des scènes triviales et dérisoires où Feraoun donne l'impression de tout maîtriser :

« Nous avons reçu l'ordre d'abattre tous les chiens parce que les chiens aboient la nuit, quand passent les patriotes, ignorant manifestement leur devoir de chiens kabyles qui consiste à se taire et ne pas signaler les allées et les venues aux Français qui bivouaquent sur la colline, en face. Or, pour abattre des dizaines de chiens, il fallait au moins un fusil. On nous a désarmés depuis des mois; alors les gens étaient réduits à faire lapider les pauvres bêtes, exactement comme dans l'antiquité, on lapidait les traîtres. Une équipe de jeunes désœuvrés s'est chargée de la corvée, moyennant cent cinquante francs le chien. Ce n'est pas volé, m'a assuré A. les chiens ont la vie dure. Il faut vraiment suer pour en tuer un à coup de galet ou de tripe.^{xiii} »

L'humour, dans cet extrait rédigé le 01 mars 1956, offre au diariste l'opportunité de mettre en représentation ce qu'il décrit comme s'il donne du spectacle au lecteur pour qu'ils jouissent ensemble de ce qui est censé être horrible à supporter. En recourant à une ironie nourrie d'humour, Feraoun s'offre la possibilité de se moquer des maquisards. Il semble les montrer du doigt, rire de leur gêne, de ce qu'il considère comme mauvaise gestion guerrière qui débouche parfois sur des scènes cocasses.

Cette tirade illustre de grandes capacités de raisonnement. Le diariste donne l'impression d'être en possession de toutes ses facultés cérébrales. L'humour le munit de grandes compétences analytiques qui lui permettent de voir clair dans les situations les plus critiques. Il décrit, à travers ces notes, une population qui ne sait plus où donner de la tête face aux exigences déraisonnables des maquisards. L'expression : «*leurs droits de chiens kabyles*» signifie que la tyrannie des «rebelles » dépasse toutes les limites pour s'étendre aux animaux. Cette manière de tourner les choses en dérision, doublée de rire, donne l'impression de procurer de la force au diariste pour le situer en position avantageuse.

Plusieurs voix interagissent dans ce passage pour transmettre les intentions masquées de Feraoun : d'une part, sa voix ardente et compatissante décrivant les peines vécues par ses compatriotes se voit traversée par une autre, railleuse, véhiculaire d'un énoncé comique dont l'impropriété au contexte rend pertinente. D'autre part, la fermeté dans la voix collective, visible dans l'emploi du pronom «*nous* », qui traduit une implication directe ainsi qu'une insistance à partager les souffrances d'une communauté livrée à elle-même, se ramollit quand le diariste reprend les propos risibles, introduits par l'indéfini «*on* » dans «*on nous a désarmés*» ou encore quand il se détache des mesures, jugées incompatibles au bon sens, que révèle son recours aux formules impersonnelles comme «*il fallait* ».

Le diariste, flegmatique, avec une froide indifférence reflétant une grande sérénité, pousse loin l'humour pour décrire l'humiliation et l'impuissance de l'autochtone qui, réduit à un état de misère, se trouve appelé à se préoccuper des futilités. Et même dans ce genre d'«activités», il fait montre de ses limites. Encore une fois, Feraoun fait usage des adverbes «*manifestement*», «*vraiment*» pour feindre de consentir à ce qu'il décrit alors qu'il ne fait que le détruire pour le maîtriser.

3.3. L'humour comme moyen de rejet

La convocation de l'humour, dans *Journal 1955-1962*, se présente comme une manière d'exprimer le rejet du cours des choses, une manière d'afficher de l'exaspération vis-à-vis de l'expérience imposée par la guerre. Ce procédé est employé par Feraoun pour exprimer son refus de se rallier à un monde absurde qui fonctionne à l'envers. Les tournures humoristiques constituent un moyen qui lui permet d'afficher sa vision moqueuse à l'égard des détenteurs du pouvoir. Ridiculiser, à chaque fois, les dirigeants du système colonial ou «les rebelles» contribue à dévoiler leurs manœuvres malveillantes.

L'humour lui permet, ainsi, de résister à tout ce qui confisque sa liberté de pensée ou envisage de le duper.

Dans l'extrait ci-dessous, il est aisé de réaliser le pouvoir que semble procurer l'humour au diariste en lui permettant de dire haut une révolte qui a longuement couvé :

«Nous nous disions que c'était des "frères"(...). A propos de ces hébergements forcés, on soupçonne le responsable de favoriser en douceur, sa karouba et ses amis. Il envoie toujours nos hôtes dans le même secteur. Mais allez trouver le courage de lui en faire la remarque. Surtout, depuis qu'il a expliqué publiquement qu'il est toujours guidé dans son choix par des considérations tactiques et non égoïstes ou basement mesquines. Non, c'est là, une question de stratégie et non de personne. Il n'y a plus qu'à s'incliner avec empressement vu qu'on est bon patriote.^{xiv} »

Dans ces notes du 9 novembre 1956, Feraoun ne tempère pas sa critique pour exprimer ce qu'il considère comme négatif dans certains comportements et discours dont les maquisards sont les auteurs. En transgressant ce qui passe pour tabou à cette époque de guerre, il lui est possible de tourner en dérision les traitements de faveurs dont bénéficient certains « rebelles ».

La raillerie ironique semble être un procédé efficace dont il se sert : sous les formules élogieuses et respectueuses soulignant « *les stratégies* » adoptées par « *le responsable* » en question, lors de « *l'hébergement* » des « *hôtes* », se cache

un jugement négatif traduisant une ferme opposition à l'instauration de telles pratiques.

En riant de ces méthodes employées afin de dissimuler ce qu'il considère comme égoïsme et favoritisme, Feraoun exprime son refus de se résigner à des autorités qu'il juge arbitraires et abêtissantes.

Quand il reprend les propos des « rebelles » et évoque ce qu'ils sont censés représenter pour les autochtones, feignant son adhésion à leurs thèses, le diariste semble prendre le public à témoin pour lui montrer le caractère abusif de leur manière d'agir et lui faire constater la mesure de la déception et la frustration que leur conduite fait naître chez ceux qui croient être protégés par eux.

L'humour un peu féroce dans ces notes apparaît, également, comme rejet de l'autorité et de la démagogie, comme refus de se laisser abêtir par des discours trompeurs. La reprise des mots et des expressions renvoyant aux maquisards ; « frères », « nos hôtes », « des choix stratégiques »... passe pour des affirmations qui signifient beaucoup plus une négation et une exaspération à l'égard d'une situation qu'il juge inadmissible où les habitudes abusives ont force de loi.

3.4. La fonction divertissante

Les notes de notre corpus donnent l'impression que leur auteur procure, parfois, à lui-même et à son lecteur des moments de répit, des instants de relâchement pour ne pas se maintenir dans une atmosphère triste et lugubre. Son humour intervient pour aérer son écriture et réduire sa tension. Il permet de dédramatiser une situation tendue en faisant oublier momentanément l'angoisse inhérente à l'évocation de la guerre dans son témoignage.

Ces moments d'amusement paraissent, aussi, comme une forme d'optimisme, des lueurs qui jaillissent, de temps à autre, dans l'obscurité pour faire espérer, qu'un jour, toute la misère et la souffrance endurées disparaîtront pour rendre possibles des lendemains meilleurs où il ne serait question que de la

joie et du bonheur.

Dans l'extrait suivant rédigé le 8 décembre 1955 :

«J'ai vu des jeunes gens au café, leurs capuchons craquant et teintant de bouteilles de rouge. Ils vitupéraient les "fellagas fanatiques" qui voudraient les empêcher de "s'amuser". Ils sont allés boire leur vin en dehors du village et le soir, je les ai revus braillant à tue-tête qu'ils allaient prendre le maquis et envoyant à tous les diables la France, ses soldats et ses gendarmes.^{xv}»

Le diariste, se servant de l'humour, se fait complice de cette catégorie d'autochtones qui se comporte hypocritement pour pouvoir donner libre cours à ses passions tout en veillant à éviter les réactions violentes que l'assouvissement de ses caprices pourrait provoquer.

La description de cette duplicité s'annonce comme un appel à supporter le marasme d'un quotidien rendu amer, comme une invitation au rire pour se défaire de la crispation qu'aurait causée la représentation de ce même fait s'il était rapporté d'une manière sérieuse.

Derrière la distanciation que Feraoun affecte quand il reprend les propos de ces capricieux, se dissimule son implication directe. A travers leur voix inconsciente sous l'effet du vin, il infuse la sienne signifiant que le sens patriotique est inné chez ces noceurs qui n'ont pas besoin de se plier aux recommandations islamistes - la troisième voix - pour saisir les données du contexte où ils évoluent et agir en conséquence.

Au-delà de la dénonciation de ce que le diariste considère comme oppression et violation des droits dans cet extrait, le caractère divertissant qui accompagne la description de la conduite des personnages fait planer une promesse ou une attente confiante des moments porteurs de plus de libertés et de gaieté.

4. Les traits tragiques d'une écriture oblique

L'ironie s'offre au diariste aux moments où il est confronté aux circonstances les plus atroces, aux pires incertitudes spirituelles et morales qui ébranlent les fondements régissant jusque là sa vie d'intellectuel. Elle se présente comme un

procédé avantageux, le lieu propice aux paradoxes.

Ne trouvant pas mieux comme alternative, il s'en sert pour dissimuler ses visions critiques ainsi que l'aigreur de ses douleurs.

En dépit de l'apparente complaisance qui accompagne le discours ironique et le comique qui en découle l'attitude du diariste laisse transparaître une amertume ainsi qu'une mélancolie qu'aucun artifice langagier ne réussit à dissimuler. En effet, Feraoun ne parvient pas, à travers l'ironie, à cacher son drame intérieur, son désespoir, non plus à apaiser définitivement la souffrance causée par une guerre insensée dans un monde où les repères se brouillent. Le ton ironique paraît loin d'apporter tout le soulagement escompté par lui.

Tout au contraire, il semble parfois accentuer ses peines en se rappelant constamment la portée du mal qu'il envisage fuir. Le comique que produit la dérision n'apparaît que comme une tentative désespérée de s'affranchir de la souffrance. L'échec ne tarde pas à s'en suivre pour laisser la place à une profonde frustration et un désespoir sans limites.

L'objectif que s'assigne le diariste en tournant en dérision les situations qu'il vit n'est pas de faire rire. Il envisage plutôt de mettre l'index sur ce qui ne va pas. Ironiser, pour lui, consiste à mettre à nu des situations dont la douleur ne peut être exprimée par des tournures ordinaires. Feraoun préfère donc renverser les données et déstabiliser l'ordre de la réalité pour peindre la portée des drames vécus et dévoiler les maux endurés.

Loin d'être spontané, et omniprésent dans son journal, ce procédé ôte au comique inhérent à l'ironie sa gaîté habituelle et sa fraîcheur pour donner lieu à une dimension cruelle :

«Les soldats imaginent toutes sortes de raffinements pour faire "jaser" le Kabyle. Meziane (pendant qu'il subissait l'électricité) répétant inlassablement, l'appel dérisoire et pathétique que dans sa suprême douleur, il adressait à son père, à l'auteur de ses malheureux jours : A vava ! A vava ! A vava ! ^{xvi}»

Ces notes du 14 septembre 1957 expliquent bien comment, dans la majeure partie des tournures comiques employées, l'ironie prend une teinte amère et douloureuse. Elles montrent que l'ironie ne s'interprète pas toujours dans un sens de moquerie ou de raillerie.

Bien que cette scène soit ironique et marquée d'une teinte d'humour, elle ne fait, en exprimant le mal-être extrême du diariste, que déclencher chez le lecteur un sentiment profond de tristesse et de désespoir mieux que d'autres procédés larmoyants dans de pareils contextes.

Dans ce passage, Feraoun nous fait sourire des pires misères, tout en maintenant dans notre esprit l'ampleur et la cruauté de ce qui est vécu. Cela montre que son ironie sait être anodine parfois mais, la plus part du temps, elle est tragique, assez révélatrice de la mal-vie menée.

5. L'aspect polyphonique de l'ironie

Partant du fait que la notion de polyphonie renvoie à cette cohabitation manifeste de voix dans un même discours : « (la polyphonie) *désigne, de manière très générale, la présence dans un énoncé ou un discours de "voix" distinctes de celle de l'auteur de l'énoncé* ^{xvii} », nous trouvons pertinent de penser que l'écriture, dans *Journal 1955-1962*, n'est pas imputable à la seule voix du diariste. Elle se voit traversée par d'autres voix que ce dernier convoque, à chaque fois, selon le besoin du moment de l'énonciation, donnant ainsi à son texte l'aspect d'un vrai tissu polyphonique.

La polyphonie, dans notre corpus, se fait sentir dans la majeure partie des énoncés. Elle remplit surtout une fonction argumentative. L'insertion consciente et constante d'autres voix dans la sienne permet à Feraoun d'affirmer ses dires et d'appuyer ses opinions : « *La parole d'autrui, introduite dans le contexte d'un discours, établit avec le contexte qui l'enchâsse non pas un contact mécanique, mais un amalgame chimique* ^{xviii} ».

Ducrot affirme l'utilité du recours à la polyphonie quand la voix du locuteur s'avère trop exigüe pour pouvoir véhiculer, à elle seule, la densité et la portée des

messages à émettre :

« Le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. Et sa position propre peut se manifester soit parce qu'il s'assimile à tel ou tel des énonciateurs, en le prenant pour représentant, soit simplement parce qu'il a choisi de les faire apparaître et que leur apparition reste significative, même s'il ne s'assimile pas à eux (...)»^{xix}.

Nombreux sont les passages où on se trouve, dans un même énoncé, face à deux voix ou plus dont l'une correspond à celle du diariste comme locuteur tandis que l'autre (les autres) vient (viennent) accréditer sa voix dissimulée ou servir d'instrument afin d'invalider l'opinion de son (ses) adversaire(s).

Le passage suivant montre l'efficacité de la polyphonie comme stratégie discursive. L'examen de ce phénomène nous montre bien comment le locuteur, tout en veillant à ce qu'elles ne paraissent pas siennes, se réfère à d'autres voix, tantôt pour souligner l'authenticité de ces dires, tantôt afin de les disqualifier et

les détruire en les ridiculisant après avoir donné l'impression de les cautionner :
«Des nouvelles de chez moi : les soldats vont dans les champs, explorent broussailles et ravines puis mettent le feu partout. Les olivettes sont calcinées et les oliviers brûlent comme des torches, ainsi que les figuiers, d'autres arbres de rapport. Il s'y passe exactement ce qui s'y passa il y a des siècles, lorsque des Vandales vinrent brûler les plantations romaines. Comme quoi la guerre a toujours le même visage, les hommes le même instinct. Toutefois, paraît-il, là-bas, chez moi, il ne s'agit pas de guerre mais de pacification.»^{xx}

Dans ces notes du 14 août 1957 qui se présentent comme une mise en scène énonciative, plusieurs sont les voix, et à travers elles les opinions, qui traversent le discours du diariste, lui conférant un aspect polyphonique. Dès le départ, des voix non identifiées se font convoquées pour produire un effet du réel. Le diariste tient à préciser qu'il ne fait que rapporter ce qui lui est parvenu par les siens «*Des nouvelles de chez moi*». Cette stratégie lui sert de moyen d'effacement grâce

auquel, il se distancie de ce qu'il émet. Toutefois, cet effacement affecté disparaît pour permettre à une deuxième voix d'émerger, la sienne cette fois-ci, qui assimile la conduite des soldats aux actes de vandalisme pour souligner la brutalité de leur conduite.

Feignant d'admettre que le comportement des soldats est justifiable du moment que l'on ne peut faire une guerre sans susciter des dégâts et des victimes dans *«Comme quoi la guerre a toujours le même visage, les hommes le même instinct»*, il use d'un dédoublement énonciatif où la dérision se mêle au sérieux pour détruire tout propos visant à justifier la violence de la guerre. Tout se passe comme si le diariste, ironique, imite cet énonciateur en soulignant l'impertinence de son point de vue.

Pour finir, Feraoun convoque une nouvelle voix, celle des dirigeants du système colonial pour placer une dernière moquerie soulignant le grand décalage séparant leurs promesses de réformes, symbolisées par le mot *«pacification»*, et la réalité vécue par les autochtones.

La multitude des voix dans les énoncés du diariste dans notre corpus reflète parfois les traits divergents d'une identité tiraillée entre ses différentes composantes : ethnique, nationale et culturelle.

En effet, la mise en scène de différentes voix, et par conséquent de différentes opinions, traduit la difficulté d'un locuteur d'ancrer son discours dans une seule voix représentative et exclusive. Elle reflète l'impossibilité de s'appréhender comme une identité fixe et stable à travers un seul accent.

Dans le passage extrait des notes du 25 janvier 1958 :

«Le problème n'a pas d'autres données, et tel qu'il se pose, il n'est pas facile à résoudre. Il se résoudra, peut-être, lorsque chacun d'entre nous aura pris franchement sa décision : vivre français ou mourir arabe; avec dans le second, quelque chance de survivre et d'accéder à ce paradis de Mohamet où nous ont devancés nos heureux voisins.^{xxi}»

Le malaxage des accents a pour effet de donner du relief à l'identité du diariste,

faire jaillir les différentes composantes culturelles et identitaires de sa personnalité éparse.

Après avoir souligné la nécessité et l'urgence de choisir son camp à la suite des tournures qu'ont prises les événements, il se trouve en situation de devoir affronter l'ensemble des traits divers et contradictoires qui le définissent :

On le voit au début se prononcer en tant que médium, entre les deux communautés antagonistes, qui vient de réaliser l'impossibilité d'une solution intermédiaire au conflit les opposant.

Dans un deuxième temps, constatant qu'il s'agit d'un choix communautaire tranchant entre Français (colonisateur) et Arabes (colonisé), il se voit enclin à répondre favorablement à l'appel du retour aux sources. Toutefois, sa réserve, vers la fin de l'énoncé, paraît comme une voix dédoublée qui représente, d'une part, son instruction européenne dont la laïcité apparaît comme fondement majeur et, d'autre part, elle traduit son attachement à sa particularité ethnique qui fait qu'il refuse de se définir en tant qu'Arabe ou Musulman. Cette insistance sur la singularité de sa dimension ethnique se traduit par sa dérision à l'égard de tout ce qui est convictions profondes, sacrées et sublimes dans la religion des musulmans (résurrection et le paradis comme sort des fidèles).

La multiplicité des voix et la distance au niveau de leur cohabitation dans l'écriture du journal de Feraoun peuvent donc être envisagées comme le reflet d'une déchirure identitaire et un mécanisme employé par l'écrivain kabyle afin de peindre les différentes composantes de sa personne.

A partir de cette recherche nous avons tenté d'examiner le discours ironique dans notre corpus sous toutes ses facettes : après avoir souligné son aptitude à transmettre ce que les énoncés de Feraoun ont de tacite, nous avons mis en exergue les contradictions profondes qui sont à l'origine du ton ironique dans son œuvre *Journal 1955-1962*. Ensuite, nous avons essayé de faire constater que le diariste expérimente une ironie où l'humour et le tragique cohabitent pour souligner l'efficacité de ce procédé comme gamme discursive à vocation

idéologique.

Pour conclure nous avons essayé de montrer que l'ironie, dans notre objet textuel, ne peut se concevoir que sous sa forme polyphonique dans la mesure où, au sein du même énoncé du diariste, nous sentons s'affronter et interagir plus d'une voix.

ⁱP. HAMON, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996, p. 9.

ⁱⁱ P. FONTANIER, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, pp. 145-146.

ⁱⁱⁱ P. SCHOENTJES, cité par Maria CONSTANTINO, « Traduire l'ironie. L'exemple d'une œuvre romanesque de N. Kazantzaki et ses traductions française et anglaise », in *Linguistik online*, n° 31, Février 2007. [En ligne] : <[http : //www.linguistik-online.de/31_07/constantinou.htm](http://www.linguistik-online.de/31_07/constantinou.htm)>, consulté le 09/05/ 2011.

^{iv} M. FERAOUN, *Journal 1955-1962*, Alger, ENAG, 2006, p. 269.

^v M. FERAOUN, *op. cit.*, p.63.

^{vi} G. GENETTE, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, 1983, p. 100.

^{vii} P. HAMON, *op. cit.*, p. 125.

^{viii} U. ECO, in Nicole RAMONGINO (dir), *Lectures actuelles d'œuvres de Balzac. Le livre réel, livres possibles, monde commun*. Tome2, Paris, Harmathan, 2006, p. 25.

^{ix} M. FERAOUN, *op. cit.*, p.207.

^x *Ibid.*, p.188.

^{xi} *Ibid.*, p. 244.

^{xii} *Ibid.*, p. 96.

^{xiii} *Ibid.*, p. 116.

^{xiv} *Ibid.*, pp. 189-190.

^{xv} *Ibid.*, p. 30.

^{xvi} *Ibid.*, p. 316.

^{xvii} J. MOESCHLER, A. AUCHLIN, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 144.

^{xviii} M. BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 159.

^{xix} O. DUCROT, *Le dire et le dit*, Paris, Editions de Minuit, 1984, p. 205.

^{xx} M. FERAOUN, *op. cit.*, p. 307.

^{xxi} *Ibid.*, pp. 331-332.

Bibliographie

- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- DUCROT, Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Editions de Minuit, 1984.
- FERAOUN, Mouloud, *Journal 1955-1962*, Alger, ENAG, 2006.
- FONTANIER, Pierre, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977.
- GENETTE, Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, 1983.
- HAMON, Philippe, *L'ironie littéraire Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996.
- MOESCHLER, Jacques et AUCHLIN, Antoine, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2006.
- RAMOGNINO, Nicole (dir.), *Lectures actuelles d'œuvres de Balzac Le livre réel, livres possibles, monde commun. Tome 2*, Paris, Harmattan, 2006.